

LA DEMEURE intérieure et LA MAISON: être chez soi

Perla Serfaty-Garzon, psychologue environnementale renommée, propose une phénoménologie de l'habiter : de la demeure intérieure à la maison, de l'intériorité de l'habitant à l'espace physique du bâti, habiter est un acte de vie. Loin d'être un cocon statique, douillet ou replié sur lui-même, le chez-soi est profondément plastique, il se construit au gré de mouvements, cheminements, renouvellements.

par **Perla Serfaty-Garzon**

Habiter se donne à penser et se vit à partir d'une double conscience : celle du sujet d'être institué en son intériorité, et la conscience de ce même sujet de son inhérence spatiale, c'est-à-dire de sa conscience d'être inséparable de l'espace qui l'environne, où il se meut et dans lequel se déroulent les gestes de sa vie.

L'intériorité, dans le sillage d'Emmanuel Lévinas¹, est présence à soi, un quant à soi et le chez-soi intime du sujet. Pour s'assumer comme tel, celui-ci doit être séparé de l'autre, et recevoir son existence

de cette séparation. Protégé dans le secret de sa demeure intérieure, le sujet se dépasse ainsi nécessairement en faveur de l'accueil de l'autre.

C'est à partir de sa sphère propre que le sujet est capable de demeurer dans le monde, qu'il peut aller dehors, et vivre son appartenance spatiale, se mettre en action dans le monde, s'y situer, fonder des lieux, bâtir une maison pour accéder à l'être chez soi dans le monde et vivre l'hospitalité. L'habiter dans l'espace physique se fonde dans la demeure intérieure.

¹ Emmanuel Lévinas, *Totalité et infini. Essai sur l'extériorité*, Martinus Nijhoff, 1961 (Le Livre de Poche, 1990) ; *Difficile liberté. Essai sur le judaïsme* (2^e édition augmentée), Albin Michel, 1976.



La demeure intérieure est d'autre part traversée par les mouvements de l'établissement et du renouvellement de ses frontières, de la protection de sa souveraineté et de son autonomie. Elle s'active sans cesse à éviter l'écueil du repli sur soi et de l'aliénation de sa capacité d'accueil. Dans son effort pour se dépasser et s'ouvrir à l'autre, elle doit cependant se dérober aux risques de se voir débordée par les assignations imposées par celui-ci, d'être expulsée de soi et de lui être livrée sans recours.

Ce dynamisme, ou, pour reprendre une expression généralement attachée à la vie spirituelle et à l'expression poétique, ces mouvements de l'âme dessinent des vacillements autant que des ressaisissements et des réinstallations de la souveraineté du sujet dans le secret de son intériorité. C'est dire qu'une temporalité intime s'y déploie tout au long de la vie du sujet, temporalité qui souligne l'ouverture et le nomadisme inscrits dans l'habiter originel de chacun. L'habiter est ainsi mouvement à double titre : d'une part dans l'espoir de l'ancrage, à la fois dans la demeure intérieure et dans la maison physique située « dans le monde » ; d'autre part dans l'ouverture à et le cheminement avec l'autre comme potentiels d'hospitalité et de rencontre.

L'ESPACE, les possibles

En regard du chez-soi intime s'offre au sujet, du côté de l'extime, du public et du social, l'espace (*spatium*) qui, dans son sens originel, se donne comme ce qui est ouvert, accueille des êtres, des objets, des événements

manifestes, ainsi que les mouvements et les traces de ces derniers. Pour le sujet, la conscience de son inhérence spatiale est indissolublement liée à sa conviction que l'espace est ce sur quoi le geste humain peut s'exercer et l'action humaine fonder des lieux infiniment divers, selon le vaste éventail des temporalités sociales et individuelles. Surtout, et cela est central, pour chaque sujet inscrit dans l'action en vue de demeurer dans le monde humain et social, la plasticité de l'espace est fondée dans les mouvements du chez-soi intérieur. Ainsi défini, rendu vivant et signifiant par l'action humaine et son historicité, l'espace se constitue aussi pour le sujet et la société en métaphore de l'ouverture des possibles.

« L'appropriation du chez-soi est ainsi, fondamentalement, le processus par lequel les dimensions de la temporalité du sujet. »

Parmi ces possibles figure de manière privilégiée l'acte fondateur de l'habitation qui voit le sujet distinguer et séparer ce qui est relié dans l'étendue naturelle. Rompant la continuité de cette dernière, il circonscrit des limites configurantes et institue un territoire auquel il attribue une signification qui l'inaugure comme lieu intime. En cela, la maison est une relation d'expérience entre la personne et une part définie du monde. Maîtrisée par le corps à travers la familiarisation, elle est une réalité

singulière structurée par des pratiques, des habitudes et des rythmes. Elle est dotée d'une histoire, et reste toujours en devenir. Des sujets s'y localisent dans une expérience particulière de coprésence et de cospatialité, renvoyant à l'inscription identitaire de l'habitant dans cet univers, son attachement à ce dernier et à la vie quotidienne qu'il y mène. Chargée de valeurs communes, elle possède à ce titre – comme nombre d'autres lieux qui ne relèvent pas des univers de l'intime – une signification sociale qui l'inscrit à la fois dans un ensemble d'autres lieux privés et dans un fonctionnement collectif.

HABITER, la plasticité du chez-soi

La portée ontologique du continuum entre la demeure intérieure et l'habitation d'un chez-soi situé dans le monde ouvre la perspective d'un sujet qui, pour habiter, doit fonder son lieu propre, concret, dans l'espoir de le rendre constitutif de lui-même. L'appropriation, incarnée par le projet et l'action de « faire » ce lieu, se réalise alors comme une dynamique. Elle s'accomplit ainsi, d'une part, en tant que versant actif de l'habiter dans le monde. D'autre part, si, par l'appropriation, l'habitant se reconnaît dans sa demeure, il se vit également, de manière fondamentale, comme intérieurement transformé par elle. Ce retentissement sur l'habitant lui-même des gestes de l'actualisation de l'appropriation résulte en quelque sorte en une conscience d'un supplément d'habiter. Cette conscience d'un supplément d'habiter va soutenir, à son tour, l'habitant dans la poursuite et le renouvellement des gestes qui font et refont, à travers le temps, sa demeure.

Saisissement d'un monde particulier et gauchissement de l'espace habité, l'appropriation est l'espoir de l'habitant d'assumer au mieux de ses moyens la continuité entre sa demeure intérieure et sa demeure dans le monde, et ainsi aller vers ce que nous nommons si bien, évoquant nos maisons dans le monde, le chez-soi.

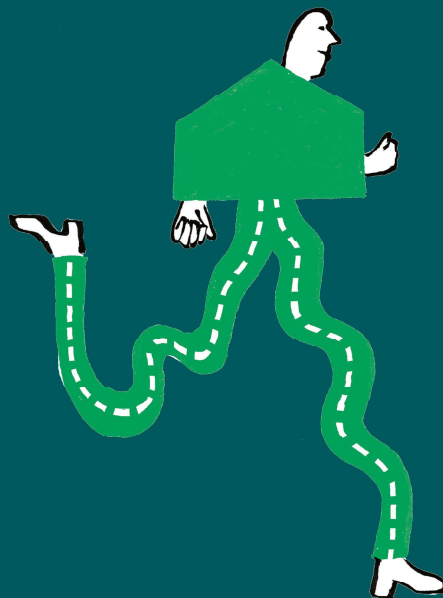
« Chez soi », en effet, ouvre immédiatement un univers fortement investi comme lieu habité par un sujet, et véhicule deux questions distinctes mais reliées. Celle de la maison, qui traduit l'essence même du *home*, est rendue par le mot « chez » qui dérive du nom latin *casa*. L'autre est celle transmise par le pronom personnel « soi » qui renvoie à l'habitant, à la maîtrise de son intérieur, mais aussi à sa manière subjective d'habiter. Le chez-soi est ainsi plus que le *home*. Il est l'espace de la constitution dynamique d'une identité qui met en lumière l'idée que la maison est le lieu de la conscience d'habiter en intimité avec soi-même.

L'appropriation du chez-soi est ainsi, fondamentalement, le processus par lequel sont maintenues ouvertes les dimensions de la temporalité du sujet. Mais son aporie est triple. Elle réside, d'une part, dans le fait que cette transformation intérieure est si intime, à bas bruit dirait-on, qu'elle reste parfois secrète au sujet, au risque pour ce dernier de demeurer étranger à une part essentielle de lui-même. D'autre part, elle impose que l'horizon de l'habitant reste ouvert à la possibilité de l'accueil d'autrui tout en gardant la maîtrise de son secret – son quant à soi séparé de l'autre. Enfin, lorsque l'habiter est mis en échec, l'appropriation exige de l'habitant qu'il se déprenne de son chez-soi dans le monde, de ses propres

choses, de l'histoire de ses propres actions et de ses propres murs pour se projeter dans l'avenir et dans une autre demeure. En somme, l'appropriation exige toujours la capacité du projet et celle de savoir habiter ailleurs et plus tard. L'habiter – l'être chez soi – on le voit, n'est ni un état statique ni un mouvement qui aspire à se stabiliser de manière pérenne. Il est trajectoire, une histoire marquée d'émergences, d'éclipses, de moments de confusion, de temps forts et d'affirmation. De la même façon, parce que le sujet n'est jamais indépendant de ses circonstances personnelles et familiales ni des assignations sociales qui affectent sa présence au monde, son inscription dans l'espace est temporaire, et parfois précaire, alors même qu'il aspire à la durabilité.

AUSSI BIEN ICI qu'ailleurs

Notre imagination embrasse volontiers l'image des délices du blotissement dans une maison protectrice où l'habitant connaîtrait la stabilité, la familiarité, la lenteur et la tranquillité. Mais cette image est bousculée par l'incapacité d'habiter qui parfois saisit le sujet à certains moments de sa vie. Elle ne résiste pas devant les désirs d'exil de celui qui ne trouve pas la place à laquelle il aspire parmi les siens. Elle



« L'habiter – l'être chez soi – on le voit, n'est ni un état statique ni un mouvement qui aspire à se stabiliser de manière pérenne. »

devient étrangère à celui dont le logis est devenu oppressant, alourdi par un environnement politique hostile, la guerre ou la famine. Elle se délite en nos temps de migrations nombreuses, massives, qu'elles soient de survie, forcées, ou même choisies. Elle est

contredite par la variété des expériences de mobilité qui, de nos jours, font partie intégrante de la vie des populations occidentales.

Surtout, cette image des délices du blotissement est rejetée par ceux qui voient dans le cheminement en dehors de chez soi, le mouvement, le nomadisme et parfois l'errance des expériences riches, voire le propre de l'humain. Ainsi l'habiter doit-il plus que jamais être pensé, certes, à partir de la question du départ, mais aussi et surtout à partir de la question du cheminement inauguré par ce départ, ainsi qu'à partir de la question du retour chez soi.

« Sur ces chemins, le sujet marche, s'arrête, se pose, rencontre des êtres, tisse des liens humains qui ne sont pas nécessairement liés aux sols d'origine. »

de choisir pour son voyage des choses qui alors « comptaient » pour lui, celui qui part, mais aussi celui qui sort de chez lui, assume la demeure comme une incarnation de la dialectique du fixe et du mobile, comme un intérieur ouvert par ses portes sur des chemins. Sur ces chemins, le sujet marche, s'arrête, se pose, rencontre des êtres, tisse des liens humains qui ne sont pas nécessairement liés aux sols d'origine. Le cheminement se fait tension féconde entre la figure de la demeure et celle du mouvement.

Parfois, la tentation est grande du retour au chez-soi originel. Le sujet revient sur ses pas, reconnaît des rives et des forêts, des maisons et des chemins, des visages. Mais si, parfois, nous lui faisons bonne figure, il n'est pas reconnu et, de fait, lui-même ne s'y reconnaît pas. Le départ qui a rompu avec l'avoir l'oblige à repenser le lieu où se trouve, à présent son être chez soi. Qu'est-ce qui alors demeure, sinon la maison intérieure, l'intériorité qui sait habiter aussi bien ici qu'ailleurs? ▲

Pourquoi le départ? Le sujet déplacé en fournit cent raisons « logiques », circonstancielles et existentielles qui n'en épuisent pas le mystère, sauf à se souvenir qu'habiter sa maison dans le monde est intimement lié, via le verbe latin *habere*, à la condition de possédant, de propriétaire d'objets et de territoires. Partir « pour » une vie meilleure, ou pour acquérir un savoir-faire, etc. s'accomplit sur ce fond de renonciation à posséder. « Je suis parti sans rien » dit le migrant², s'installant aussitôt dans le mouvement vers l'être. Qu'il soit parti muni d'un léger bagage ou qu'il ait pris le temps

² Perla Serfaty-Garzon, *Enfin chez soi? Récits féminins de vie et de migration*, Bayard, 2006.